

Livres Hebdo numéro : 0807
Date : 05/02/2010
Rubrique : entretien
Auteur : Laurent Lemire
Titre : Jorge Semprun

JORGE SEMPRUN

« Il y a des histoires que seuls des écrivains peuvent transmettre »

LAURENT LEMIRE

L'ancien ministre espagnol de la Culture, entré au jury du prix Goncourt en 1996, revient sur l'Europe et la place centrale de la littérature et des écrivains. Soutenant l'initiative de Yannick Haenel, il affirme que le roman rend la mémoire vivante.

Les dix-neuf textes réunis dans *Une tombe au creux des nuages* sont des conférences données par Jorge Semprun en Allemagne depuis une vingtaine d'années. Ses petits essais concernent donc plus particulièrement son internement dans le camp de Buchenwald, la réunification allemande, la construction européenne, la culture juive en Europe ou les liens entre culture et démocratie. Ils permettent de mieux appréhender une partie du territoire intellectuel de l'auteur de *L'écriture ou la vie* (1986), membre de l'académie Goncourt, et aujourd'hui âgé de 86 ans. Entretien.

Le titre, *Une tombe au creux des nuages*, fait référence à un poème de Paul Celan. Pourquoi ?

Parce que l'œuvre de Celan incarne cette intelligentsia européenne, parce qu'il a écrit que « *la mort est un maître d'Allemagne* », parce que ces poèmes sont porteurs de cette histoire grandiose et tragique.

A plusieurs reprises, vous citez une conférence du philosophe Husserl.

C'est presque une scène primitive. J'y reviens souvent. Dans cette conférence de 1935, l'Europe apparaît pour la première fois. Et cette Europe est présentée par un professeur juif qui vient d'être chassé de l'Université et que Heidegger a éliminé de sa dédicace d'*Etre et temps*... Husserl évoque une alternative pour cette existence européenne chahutée : ou une renaissance ou « *la chute dans la haine spirituelle et la barbarie* ».

Pourquoi êtes-vous si réceptif à cette culture viennoise, les Freud, Musil, Broch ?

Parce qu'ils ont contribué à façonner une partie de l'esprit européen. Ce sont ces voix juives, au moment où l'Allemagne s'effondre dans le nazisme, qui sauvent l'âme de ce pays. Aujourd'hui, il ne reste pas grand-chose de cette intelligentsia juive européenne. Elle s'est déplacée aux Etats-Unis ou en Israël. Elle a laissé un vide dans la culture juive allemande et dans la culture européenne. C'est un constat très préoccupant.

Buchenwald, le camp où vous avez été déporté, se situe à Weimar, la ville de Goethe et de la République du même nom...

C'est un binôme essentiel de la mémoire. Il rappelle que la culture n'empêche pas la barbarie. Les deux peuvent se situer sur le même territoire. Et je vous rappelle qu'après avoir été un camp nazi, Buchenwald est devenu jusqu'en 1950 un camp de concentration soviétique géré par la police de Staline. L'Allemagne reste le seul pays d'Europe à avoir fait l'expérience des deux totalitarismes du XXe siècle.

Hitler et Staline résumant-ils pour vous ce XXe siècle ?

Heureusement non. Mais ils ont marqué ce siècle profondément, bien qu'on ne puisse mettre Hitler et Staline sur le même plan. Ces deux systèmes totalitaires sont comparables du point de vue de leurs conséquences historiques concrètes, mais ils diffèrent sur leurs idéologies et leur finalité proclamée. Comme le disait le philosophe Max Horkheimer, « *celui qui ne peut pas parler du stalinisme devrait aussi se taire sur le fascisme* ».

Vous, l'ancien ministre de la Culture de Felipe Gonzales, parlez beaucoup de livres, mais aujourd'hui le forum de Davos n'est-il pas plus prédominant qu'une grande bibliothèque dans la construction du monde ?

L'économie est importante, primordiale, mais la vraie question demeure : l'Europe a-t-elle besoin d'une âme ? Je pense que oui. L'Europe, mécaniquement parlant, cela fonctionne. Les jeunes pratiquent tous les jours l'Europe sans même le savoir, comme monsieur Jourdain faisait de la prose. Ils se déplacent sans

visa, ils peuvent suivre des cours dans différentes universités, ils paient avec la même monnaie. En revanche, au-delà de cette pratique de l'Europe, il faut la penser. Et là encore, je suis sûr que les écrivains et que la culture ont un rôle fondamental à jouer.

On parle beaucoup en France de l'identité nationale. Quelle est la patrie d'un écrivain ?

Je pourrais vous répondre qu'un écrivain habite sa langue ou plutôt, en ce qui me concerne, le langage. C'est-à-dire un espace de communication sociale, d'invention linguistique. Dans les différentes occasions qui m'ont été données de risquer ma vie, l'idée de patrie ne m'a jamais hanté. En cela, je diffère beaucoup des intellectuels français qui sont convaincus de savoir non seulement ce qu'est l'identité de la France, mais que cette identité est apparentée à l'universel.

Apple a présenté au monde son iPad. L'arrivée du livre numérique vous inquiète ?

Cela ne m'inquiète pas, cela me navre ! D'abord, je ne suis pas connecté à Internet et je tape toujours à la machine. Quant à savoir si le livre électronique va détrôner le bon vieux livre papier, je n'en sais rien. Les deux peuvent coexister, mais la richesse émotionnelle et sensuelle des livres est irremplaçable.

Nous célébrons cette année le 65e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz. Comment préserver la mémoire de la Shoah ?

Pour les survivants, la mémoire la plus forte, c'est l'odeur des crématoires. Lisez Blum qui parle de « *cette étrange odeur* » qui lui parvenait, par les fenêtres de sa villa, du camp de Buchenwald et qui l'obsédait des nuits entières. Seuls les survivants peuvent parler de cela et cette odeur particulière que les New-Yorkais ont senti après le 11 septembre 2001. Comment voulez-vous transmettre une expérience aussi forte en dehors de la littérature...

Vous évoquez le livre de Yannick Haenel, Jan Karski. Que pensez-vous de la polémique avec Claude Lanzmann ?

C'est une polémique dans laquelle je n'ai pas envie d'entrer. J'ai beaucoup d'estime pour le travail de Claude Lanzmann, pour son film *Shoah*, mais je résumerais ma position par deux propositions. A-t-on le droit de parler de la Shoah dans un roman ? Oui. A-t-on le droit de parler de la Shoah si on n'est pas Claude Lanzmann ? Oui. Globalement, hormis certains passages, le travail de Yannick Haenel sur Jan Karski m'a convaincu. Il est dans la lignée de ces jeunes écrivains qui s'attaquent aux sujets difficiles, essentiels, comme Jonathan Littell avec *Les Bienveillantes*. L'expérience des camps nazis est une expérience singulière. En faire un sujet de roman requiert des précautions d'usage, mais je reste persuadé que seule la littérature peut endosser cette mémoire à l'adresse des générations suivantes et la rendre vivante.

C'est pourquoi l'écrivain doit s'emparer de cette mémoire ?

Il le faut bien et c'est même essentiel puisque bientôt il n'y aura plus de témoins directs de l'extermination qui s'est déroulée dans les camps nazis. Sinon la mémoire va s'éteindre et il y a des histoires que seuls des écrivains peuvent transmettre. Aujourd'hui, pour saisir quelque chose de la guerre de Trente Ans, il nous reste heureusement *Mère Courage* de Brecht.

A propos, que pensez-vous du retour de Marx dans les librairies ?

Ce n'est qu'une réaction à la pensée néolibérale, sûrement pas une adhésion. L'histoire a confirmé les analyses globales de Marx sur le capital, mais démenti ses prévisions sur l'aspect inévitable d'une révolution. La révolution de Lénine fut un chef-d'œuvre de tactique politique et militaire, et un désastre pour la classe ouvrière.

Faut-il renoncer à améliorer le monde ?

Sûrement pas ! En revanche, il faut en finir avec l'idée de révolution, de tout changer. Il faut accepter une certaine forme de libéralisme dans laquelle il faut introduire plus de justice, plus de partage. Tout ceci se fait au niveau des réformes, pas des changements radicaux. Mais je suis conscient qu'il est bien plus difficile de mobiliser les foules sur des réformes que sur la révolution. ◉

Une tombe au creux des nuages. Essais sur l'Europe d'hier et d'aujourd'hui de Jorge Semprun, traduit de l'espagnol par Serge Mestre, Climats, 330 p., 19 €. ISBN : 978-2-0812-3633-2. En librairie le 24 février.